

Entretien avec **Frederika Van Ingen, journaliste**

« Ces sociétés ont beaucoup à nous apprendre sur notre rapport au monde »



D.R.

SON HISTOIRE

■ Née en 1968, elle est d'abord spécialisée en nature et écologie. En 1991, elle publie *les Fins du monde* (éd. Robert Laffont). C'est aussi l'année où elle rencontre des guérisseurs pour la première fois. Elle s'intéresse ensuite, en 2000, au domaine de la santé.

■ À Ça m'intéresse, où elle collabore depuis 2005, elle a imaginé donner la parole à des personnes qui ont partagé la vie de peuples premiers. Cela a donné six récits, « les Passeurs de savoir », que nous avons publiés tout au long de l'année 2015.

■ Elle a approfondi sa réflexion sur ce thème. C'est ainsi que le livre est né. L'ouvrage sera présenté à Paris, le 17 octobre, au théâtre Saint-Georges, en présence, notamment, d'Éric Julien et de la princesse Constance de Polignac.

www.rencontres-perspectives.fr

Sagesse d'ailleurs pour vivre aujourd'hui, Frederika Van Ingen, éd. les Arènes, 2016.

Des passeurs de savoir, qui se sont immergés dans des sociétés traditionnelles, les peuples racines, nous font profiter de leur expérience et en tirent des leçons de vie.

Il resterait environ 5 000 sociétés traditionnelles sur la planète. 5 000 sociétés qui ont échappé, tant bien que mal, à la mondialisation. On les appelle les « peuples racines », car leur mode de vie est resté intimement lié à la terre ancestrale dont ils tirent leur subsistance. Avec les désordres écologiques ou politiques qui menacent l'avenir de notre planète, de plus en plus d'Occidentaux se tournent vers ces sociétés traditionnelles, se demandant si on ne peut pas y trouver des solutions nouvelles... Le livre de Frederika Van Ingen raconte l'histoire d'hommes et de femmes qui sont partis à la rencontre de ces peuples, ont longuement partagé leur existence et en ont tiré des leçons de vie.

Ca **Y a-t-il un point commun entre les voyageurs que l'on retrouve dans votre livre ?**

Frederika Van Ingen : Certains ont été guidés vers les sociétés traditionnelles par la curiosité, d'autres par des lectures ou des témoignages, d'autres tout simplement par le hasard. Mais quelles qu'aient été leurs motivations au départ, ce détour loin de notre monde moderne a bouleversé leur vie. Ainsi, Maud Séjournant, après avoir étudié la médecine amérindienne à Santa Fe, dispense désormais des stages pour en transmettre les enseignements aux femmes d'ici. Ayant visité de nombreux peuples racines, et étant même devenue guérisseuse en Afrique équatoriale, la princesse de Polignac a converti un ancien domaine familial de la fondation qu'elle dirige à l'écologie et à l'agriculture responsable. Autre exemple : Éric Julien, après avoir rencontré les Kogis, a créé une association pour les aider à récupérer leurs terres en Colombie... Ces hommes et ces femmes ont désormais une double culture : ils restent des Occidentaux, mais sont aussi porteurs

d'autres savoirs appris loin d'ici. Et la mission qu'ils se sont donnée est précisément de nous faire profiter du fruit de ces expériences : voilà pourquoi je les appelle des « passeurs ».

Ca **Qu'ont-ils donc de si important à nous transmettre ?**

F.V.I. : Ils ont rencontré des cultures fondées non pas sur les livres ou les sciences, mais sur le contact avec la nature et la transmission orale. Des cultures où ce qui prime est l'observation du climat, de la végétation et de la faune, mais aussi l'attention aux sensations intérieures, et à d'autres dimensions, plus mystérieuses pour nous, de ce qu'on pourrait appeler le monde invisible. Or, ces cultures accèdent également à d'autres savoirs par d'autres moyens que la raison... Par exemple, des astronomes anglais ont rencontré, à Londres, un mama (un chaman) kogi, du nord de la Colombie, et ils se sont aperçus qu'il avait une connaissance très précise des étoiles lointaines du Système solaire, des astres invisibles à l'œil nu. Comment a-t-il fait ? Mystère. Preuve que ces peuples ont développé d'autres manières d'apprendre que les nôtres. Ils ont aussi élaboré d'autres façons de cultiver la terre, ou encore de se soigner.

Ca **Comme les chants sacrés...**

F.V.I. : En effet. On retrouve cette pratique un peu partout, chez les peuples racines. Les chants sacrés existent aussi bien en Sibérie qu'en Amazonie, ou en Amérique du Nord. Chez les Indiens navajos, quand on a un problème, on fait une cérémonie et on va chanter parfois jusqu'à neuf jours et neuf nuits, avec des « mélodies » destinées à guérir tel ou tel mal. Selon les peuples, les chants se transmettent soit d'une génération à une autre entre chamans, soit sont « reçus » en rêve ou « soufflés » par des « esprits ». Les



Parisien d'origine, François Demange a découvert au Pérou, il y a vingt ans, les approches chamaniques et notamment les plantes de guérison. En Amazonie, il a reçu des enseignements pour devenir lui-même guérisseur.

passeurs qui les ont expérimentés m'ont assuré que ça fonctionne. Parfois, ils ont eux-mêmes été soignés par ce biais. Lorenza Garcia, une artiste de Paris qui a appris le chant navajo là-bas, explique que certaines voyelles ou consonnes permettent, par exemple, de chasser la tristesse. Corine Sombrun, une musicienne française qui a travaillé elle aussi sur des techniques de chant sacré, parle de « clé vibratoire » : le chant libère quelque chose en soi. Borys Cholewka, un Ukrainien d'origine qui pratique le chant sibérien, a appris à lire, dans la voix des gens qui chantent, les émotions parasites qui les font souffrir : la peur, le doute... Et il a utilisé le chant et ses effets thérapeutiques, notamment dans un centre social auprès de sans-abri.

Ca **Les plantes jouent également un rôle bénéfique...**

F.V.I. : Oui. En Amazonie, lors de leur initiation, les futurs chamans consomment des plantes précises, en décoction, après avoir suivi des régimes stricts, codifiés (sans sel, sans sucre, etc.). Ils se servent également de l'ayahuasca, une liane aux effets psychotropes, qui va les faire accéder à des états de conscience modifiés, et leur permettre de revisiter leur passé et résoudre des problèmes qui y sont enfouis. En fait, les plantes jouent un peu le rôle, fondé sur le ressenti, que nous assignons, chez nous, à un psy. Une fois sa formation achevée, le guérisseur gardera en lui le savoir des plantes qu'il a ingurgitées, « apprises ». Il pourra puiser dans ces connaissances pour soigner les patients suivant le mal dont ils souffrent. Tout cela peut sembler bien peu rationnel. Ce sont des approches qu'on ne peut prouver, suivant nos critères scientifiques, mais elles ont fait leurs preuves. Aujourd'hui, d'ailleurs, il y a quelques Occidentaux qui apprennent la

médecine amazonienne, fondée sur le pouvoir des plantes, pour l'appliquer ici, sans usage de psychotropes, et en se servant des essences qui poussent sous nos latitudes.

Ca **D'autres leçons peuvent-elles être transposées ici, dans nos vies ?**

F.V.I. : Oui, les passeurs que j'ai rencontrés m'en ont donné plusieurs exemples. Ils ont rapporté de là-bas ce que l'on pourrait appeler un art de vivre, qui passe par la méditation, le chant, le lien à la nature et aux autres... Par exemple, Kim Pasche est un Suisse qui a vécu comme les trappeurs traditionnels du Yukon, un état sauvage du Canada. À travers cette expérience, il a réappris les gestes des premiers hommes : tailler un arc, manger des plantes sauvages, faire jaillir le feu à partir de deux morceaux de bois. Ça peut sembler un peu bizarre alors que nous avons des allumettes et des briquets qui fonctionnent parfaitement (sourire). Mais aller en forêt, repérer le bon arbre, la bonne branche, la froter contre une autre, faire naître l'étincelle, sans intermédiaire, sans acheter quoi que ce soit avec de l'argent, cela permet de reprendre du pouvoir sur soi-même, sur sa vie. On redécouvre aussi la générosité de la nature — l'idée qu'elle pourvoit à nos besoins. C'est une notion, essentielle chez les peuples racines, que, nous, nous avons complètement oubliée.

Ca **Pourquoi avons-nous perdu ce rapport avec la nature ?**

F.V.I. : Kim, justement, résume cela très bien. Notre civilisation occidentale, explique-t-il, prend racine voici 10 000 ans, dans le Croissant fertile [la région du Proche-Orient située autour du Tigre et de l'Euphrate, qui échappait jadis à la sécheresse, permettant des moissons fertiles, ndlr]. C'est là que nos lointains ancêtres commencent à développer une agriculture de prévision, de stockage — alors qu'au-



Initiée en 2001 au chamanisme en Mongolie, Corine Sombrun a fait valider par des chercheurs occidentaux ces pratiques, notamment celle de la transe déclenchée par les battements de tambour, afin qu'elles puissent être intégrées à nos approches thérapeutiques.

paravant, les cultures étaient seulement destinées à la subsistance immédiate. À cette époque-là, nous entrons dans une logique de domestication de l'environnement. Ce qui nous a permis d'inventer des tas de choses, d'accroître notre confort, d'augmenter notre espérance de vie, etc. En revanche, nous avons perdu ce lien direct avec la nature que les peuples racines ont conservé. Eux ne cultivent pas plus que ce qui leur est immédiatement nécessaire. Ils vivent dans le présent, dans l'immédiateté, et surtout dans la confiance, avec moins de peur du lendemain ! Ils n'ont pas besoin de domestiquer ni de contrôler la nature. Autant de valeurs dont nous pourrions nous inspirer, ne serait-ce que parce qu'elles sont évidemment moins dommageables pour l'environnement que notre mode de vie.

Ca **Charles Hervé-Gruyer, l'un des passeurs, est cultivateur, et il applique les leçons des sociétés traditionnelles...**

F.V.I. : Il est allé chez les Aborigènes d'Australie, chez les Imraguens de Mauritanie, et aussi en Asie, en Amérique. De partout, il a rapporté des inspirations, comme le mélange de cultures et de forêt typique des « forêts jardins » des peuples forestiers autochtones d'Asie et d'Afrique. Cela rejoint les principes de la permaculture, inventée par des Australiens dans les années 1970... et qui s'inspire également des sociétés traditionnelles. Or, même si ce n'était pas son objectif premier, les rendements à l'hectare de sa ferme sont quinze fois supérieurs à ceux des fermes bio comparables des alentours. Alors qu'elles travaillent avec des tracteurs, tandis que lui se contente d'un poney et d'un cheval pour l'assister. Aujourd'hui, les agronomes et les scientifiques viennent sonner à sa porte pour étudier sa ferme et tenter de comprendre comment il obtient de tels résultats. ■

Propos recueillis par Jean-Marie Bretagne